



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE

Paris, le 29 mars 05

Groupement enseignement général

Chef d'escadron
Philippe SAGON
Groupe A5

Fiche de stratégie

OBJET : sujet n° 2 / dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui, la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

P. JOINTE(S) :

“Auparavant c'étaient les victoires qui donnaient la puissance. Maintenant c'est la puissance qui donne la victoire”. Cette déclaration de Willmott au moment où la puissance industrielle américaine prenait le pas sur l'efficacité des sous-marins allemands, symbolise le poids prépondérant des facteurs matériels sur l'issue des combats.

Comment définir cette « supériorité matérielle » ? Elle repose à la fois sur des volumes mis en ligne et sur des techniques maîtrisées par les ingénieurs et les ouvriers lors des cycles de production mais aussi par les cadres et les soldats sur les champs de bataille terrestres, aériens et maritimes. « L'art du stratège », quant à lui, est avant tout un art du commandement, alliant intelligence et volonté au service de la victoire.

Étant donné l'évolution technique et économique du XX^{ème} siècle, l'art du stratège a-t-il laissé la place à la logique implacable des chiffres ? En fait la supériorité matérielle est un gage de long terme de la victoire mais reste un moyen « inerte », « passif », mis en œuvre par le stratège et au service de la science stratégique.

Nous verrons tout d'abord à partir d'exemples tirés des deux guerres mondiales et des autres conflits du XX^{ème}, en quoi la supériorité matérielle réduit l'importance de la science stratégique. Mais nous soulignerons ensuite en quoi le stratège garde un rôle majeur dans le déroulement du conflit.

La supériorité matérielle, gage de victoire

La supériorité matérielle tend naturellement à réduire le rôle du stratège en substituant les logiques de nombre et de technicité à la réflexion et à la volonté. L'histoire récente abonde en exemples variés.

Comment se manifeste cette supériorité matérielle ? De prime abord elle renvoie à une notion de nombre, de masse. La reconquête progressive des territoires russes, ukrainiens et est-européens par les armées soviétiques démontre bien l'efficacité du volume. Mais elle se double également d'un axe technique. Ses domaines d'action sont dès lors multiples. Elle permet d'accroître la précision, la rapidité et la fiabilité des informations. La couverture satellitaire, les reconnaissances aériennes et les drones d'observation ont ainsi joué un rôle essentiel dans la Guerre du Golfe de 1991. La supériorité matérielle se traduit aussi dans la puissance, la portée et la précision des frappes, mais aussi dans l'efficacité de la protection (comme celle offerte par les chars allemands Tigre pendant la deuxième guerre mondiale), dans l'agilité tactique des matériels, dans la fluidité et la fiabilité des communications.

En quoi dans l'histoire récente, cette supériorité matérielle a remis en cause l'efficacité de l'art stratégique ? A partir de la fin 1914, lorsque les belligérants comprennent que la guerre sera longue et coûteuse, ils enclenchent des logiques économiques de production et d'innovation, confiant l'organisation et la coordination de cette mobilisation aux autorités militaires ou politiques suivant les pays. Le volume de personnels et de matériels mis en ligne ainsi que la supériorité technologique alliée (notamment en matière de mobilité tactique) feront ainsi la décision, plus que l'art des stratégies de l'époque, en butte au problème insoluble de la supériorité temporaire de la défensive sur le mouvement offensif. Le général Pétain, face à l'impasse dans laquelle se trouve le conflit, déclare ainsi de manière édifiante : « j'attends les chars et les Américains ».

La bataille de l'Atlantique est également une victoire des chaînes de production américaines sur l'Axe. De 1939 à 1942, le déficit cumulé entre le tonnage produit et le tonnage coulé est de 7 millions de tonnes, alors qu'il y a moins de 30 sous-marins allemands à la mer. La formidable machine industrielle des États-Unis inverse la tendance de 1943 à 1945 avec un excédent de 25 millions de tonnes. « Maintenant nous construisons les navires de commerce plus vite que les Allemands ne peuvent les couler et nous détruisons leurs sous-marins plus vite qu'ils ne peuvent les construire ».

En 1991, les offensives terrestres et aériennes des forces sous commandement américains au Koweït se sont déroulées tellement rapidement que l'on a mesuré l'influence prépondérante de la supériorité technologique sur une armée classique pourtant de bon niveau. Le spectacle de la deuxième guerre du Golfe a montré la discordance saisissante entre des armées (notamment américaine) suréquipées en matériels de dernière génération et une armée irakienne fantomatique, souffrant des conséquences de l'embargo. Et l'offensive de six semaines a été un exemple de réussite stratégique et tactique.

Dès lors, est-ce la fin de la réflexion stratégique ? Doit-on se borner à rechercher absolument le plus haut degré de technicité et les volumes les plus élevés pour vaincre ?

L'art du stratège : un rôle encore prépondérant

Le stratège garde toute sa place malgré la nouvelle donne industrielle et technologique des dernières décennies.

Il est avant tout celui qui **met en œuvre** les forces mises à sa disposition et à ce titre, il conserve ce rôle irremplaçable de la coordination dans l'action. L'histoire regorge d'exemples où l'excellente coordination a pris le pas sur la puissance du nombre. Les guerres israélo arabes, notamment les guerres du Kippour et la guerre des 6 jours, démontrent l'efficacité de l'action des stratèges israéliens face aux armées arabes pourtant plus nombreuses et encerclant la zone d'action.

Le général Schwarzkopf a eu avant tout un rôle de coordination de l'extraordinaire puissance mise à sa disposition lors de la première guerre du Golfe, rôle essentiel qui n'a guère été relevé par les synthèses médiatiques du conflit.

Au-delà, le stratège garde la responsabilité **d'adapter** son outil au contexte d'emploi. Ce fut tout le dilemme des guerres de décolonisation ou des guerres « contre révolutionnaires ». L'emploi des sections administratives en Algérie ou la mise en place de lignes de défense étanches face à la Tunisie et au Maroc ne sont en soi que le résultat de décisions des stratèges aux postes de commandement à l'époque.

Un contre exemple flagrant est donné par l'attitude américaine en Irak juste après leur victoire de 2004. Ils ont sous estimé le danger représenté par l'instabilité politique du pays et en payent encore un prix douloureux. Ils ont tardé à adapter leur formidable outil militaire au contrôle des instances et de la population irakienne.

En situation d'infériorité matérielle, le stratège ne devra d'ailleurs la survie de ses troupes qu'à sa faculté à discerner les nécessaires adaptations à trouver pour pallier sa faiblesse. L'attitude des chefs serbes pendant l'offensive aérienne sur le Kosovo est édifiante : c'est le retour aux méthodes traditionnelles de camouflage et de leurrage qui ont permis de maintenir le potentiel de combat à défaut d'empêcher l'invasion du Kosovo. De même, les techniques de la guérilla prônées par Che Guevara ou Mao Tsé Toung insistent en premier lieu sur le rapport au milieu physique et humain, rapport dur à obtenir et à entretenir, nécessitant efforts et sacrifices mais garant de la survie, et à terme de la victoire face à des forces armées mieux entraînées et mieux armées.

Le stratège est celui qui garde à l'esprit les notions de coûts, de délais, en bref, **d'efficience** attachées aux actions qu'il décide. Se reposer sur la supériorité matérielle peut difficilement être maintenu dans la durée sans considérer les coûts supportés par la nation. Peut arriver un moment où le bénéfice attendu de la victoire ne vaut plus la somme des sacrifices humains et financiers consentis, et ainsi remettre en cause l'action militaire elle-même. Le stratège est là pour mesurer sa marge de manœuvre dans ce domaine et choisir ses options en conséquence, malgré la supériorité matérielle sur laquelle il pourrait s'appuyer dans l'absolu. L'exemple est donné par la guerre du Viet-Nam : les pertes humaines et la durée du conflit ont abouti à un renversement de l'opinion américaine et ainsi à la défaite.

D'ailleurs, le progrès dans la supériorité matérielle est en général inversement proportionnel au degré d'acceptation des sacrifices par la population. Le seuil du tolérable en matière de pertes humaines s'abaisse donc pour une nation à haut niveau technologique, la rendant vulnérable face à un adversaire agissant dans la durée. Le stratège devra donc tirer partie de la puissance dans cette optique également.

Enfin, le stratège conserve un rôle « moral » essentiel : il insuffle le dynamisme, la confiance de la troupe dans ses chefs et dans ses matériels, la volonté d'agir de son mieux pour la réussite des missions confiées. Cet aspect charismatique du stratège n'est pas lié au degré de supériorité matériel dont il dispose. Mais il peut se révéler incroyablement efficace. L'exemple de Rommel dans les déserts libyens et tunisiens durant « l'épopée » de l'Afrika Korps illustre parfaitement le poids de ce facteur.

Conclusion

En somme, la supériorité matérielle est sans conteste un gage majeur de victoire. Elle donne une plus grande maîtrise des espaces et du temps. Elle procure une abondance confortable de moyens. Elle détermine même la victoire à long terme dans le cadre d'un conflit symétrique classique. Mais elle n'agit pas comme une garantie infaillible et reste subordonnée à des décisions d'emploi qui demeurent du ressort du stratège. Et le champs de ces décisions est vaste : rapport coût-efficacité, adaptation à la menace et au milieu, délais envisageables, facteur humain...

La supériorité matérielle, loin d'annihiler l'art du stratège, le recentre donc sur l'essentiel : l'emploi d'outils parfois de plus en plus complexes, en vue de la victoire.